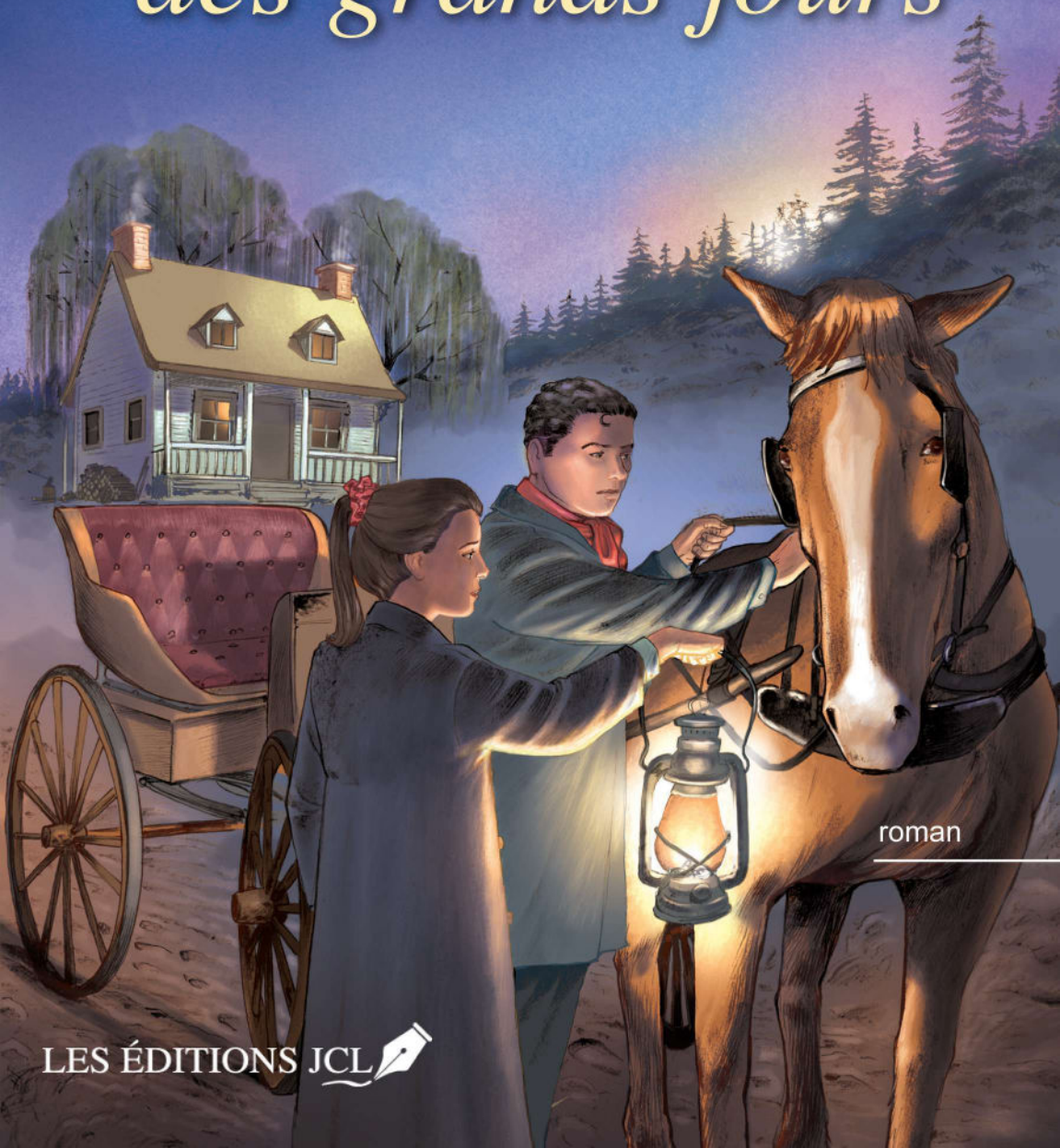


JACYNTHE-MONA FOURNIER

À l'aube *des grands jours*



roman

LES ÉDITIONS JCL 

À l'aube
des grands jours

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : À l'aube des grands jours / Jacynthe-Mona Fournier

Nom : Fournier, Jacynthe-Mona, 1951- , auteure

Identifiants : Canadiana 20190035420 | ISBN 9782898040245

Classification : LCC PS8611.O8733 A62 2020 | CDD C843/.6--dc23

© 2020 Les éditions JCL

Illustration de la couverture : Jean-Paul Eid

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITIONS JCL

jcl.qc.ca

Distribution au Canada et aux États-Unis

MESSAGERIES ADP

messaging-adp.com

Distribution en France et autres pays européens

DNM

librairieduquebec.fr

Distribution en Suisse

SERVIDIS

servidis.ch

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2020

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque nationale de France

JACYNTHE-MONA FOURNIER

À l'aube
des grands jours

LES ÉDITIONS JCL 

À mes parents gaspésiens et à toute ma famille

À mon amour, Serge

Été 1927

Le soleil brillait en ce beau matin de juillet, et le bleu royal de la mer contrastait vivement avec les moutons blancs chevauchant la crête des vagues. Un vent de liberté soufflait comme s'il jaillissait des nuages et de l'ondoyante verdure des collines environnantes. Jany marchait sur la grève, laissant la brise du large soulever ses longs cheveux noirs et mouler la robe de coton sur son corps de seize ans.

Les yeux gris de la jeune fille scrutaient l'horizon d'un œil attentif, caressant l'espoir de distinguer au loin, sur la mer, la tête d'un mât ou la voile tant attendue. Mais après des heures d'attente et de guet, rien ne se présentait dans son champ de vision.

— Jany! Hé, Jany!

De loin, la voix de son petit frère Victorien lui parvint en écho. Le gredin l'avait encore suivie ! Elle aimait certes ses frères, mais Victorien demeurait son préféré. Peut-être parce qu'il était plus intelligent que les autres garçons de son âge, peut-être aussi parce qu'il existait entre eux une complicité, quelque chose qui n'avait rien à voir avec les années. Malgré tous les tours pendables qu'il s'ingéniait à lui jouer, elle ne pouvait s'empêcher d'adorer cette charmante frimousse aux grands yeux rieurs.

— Jany, cria-t-il, je descends te rejoindre. Maman te cherche partout.

La main en visière pour abriter ses yeux du soleil, elle lui répondit rapidement.

— Attends, Victorien, je monte te retrouver!

Mais le vent couvrit sa voix, et elle le vit descendre lentement le grand escalier sur ses petites jambes trop fragiles pour un enfant de dix ans. Il avait été si malade cet hiver, et semblait incapable de se rétablir complètement. Malgré les soins apportés, il demeurerait très faible. La jeune fille se pressa pour aller à sa rencontre, car il leur en faudrait du temps pour gravir ensemble ces degrés qui prenaient naissance au pied du cap et qui s'élevaient jusqu'au chemin principal du village. Ce n'est qu'aux toutes dernières marches qu'elle réussit enfin à le rattraper.

— Victorien, tu m'as encore suivie! protesta Jany, les mains sur les hanches.

— Pantoute, je t'ai juste regardée te promener, avoua-t-il en haussant les épaules, pis là, maman m'a dit d'aller te chercher. Faut se dépêcher, papa doit commencer à avoir faim. Pis c'est à ton tour de lui apporter son manger.

— Maman doit être en colère, hein? demanda-t-elle en lui prenant la main.

— Tu sais ben qu'elle est toujours fâchée quand elle a la bedaine grosse de même, articula le jeune garçon, faisant mine de marcher en bombant son petit ventre.

— Victorien! Ce n'est pas bien de faire ça, le gronda-t-elle.

— Ben oui, Jany, je le sais, répondit-il, sans remords. Mais est-ce que je peux aller avec toi porter le dîner à papa, au chantier?

— Pas cette fois-ci, je suis en retard dans mon ouvrage à la maison, et je dois me dépêcher. Mais cette semaine, tu viendras avec moi et nous longerons la batture jusqu’au cap. Qu’est-ce que tu en dis ?

— Oh oui, merci, Jany ! s’écria l’enfant, son minois s’éclairant soudain d’un large sourire à l’idée du plaisir d’explorer ensemble la grève.

Comme il était facile, se dit l’adolescente, d’apporter un peu de joie à cet enfant qui raffolait des promenades sur la plage en rêvant du jour où un navire l’emporterait vers des pays lointains et inconnus. Sur le rivage, il ramassait des bouts de bois de grève aux allures étranges, des pierres polies par la mer et de divers objets rejetés par les vagues. Ces trouvailles, il les appelait ses trésors, en attendant, déclarait-il souvent, de mettre la main sur le vrai butin. Car Victorien était convaincu qu’un trésor, enfoui par des pirates, gisait quelque part sur les rives de son village. Il y croyait si fermement que, parfois, elle se surprenait à partager ses espoirs.

— Allez, jeune homme, je te le répète : je suis déjà trop en retard. As-tu sorti le sac du père sur la galerie ? lui demanda-t-elle en accélérant le pas. Je n’ose pas me pointer le nez dans la cuisine, avec maman fâchée comme ça...

— Ben oui, Jany. Et puis je lui ai pas dit que tu guettais les bateaux en marchant le long de la grève.

— Je ne guettais pas les bateaux, voulut-elle argumenter.

Victorien l’interrompt :

— Vite ! Dépêche-toi, ou ben c’est papa qui va être fâché, lui aussi.

Après avoir atteint le haut de l'escalier, Jany, légèrement essoufflée, traversa le chemin en courant, se faufila à l'arrière de la maison paternelle et ramassa prestement le sac de victuailles. Elle entendit Blandine et Rosy qui conversaient à l'intérieur, mais cette fois elle n'avait pas le temps de se joindre au bavardage de ses deux sœurs. D'ailleurs, ces dernières pelaient les légumes, tâche trop ingrate pour ses mains blanches. En dévalant la côte du village, puis en longeant la grève qui menait à la cour à bois de la compagnie Clarke, là où travaillait son père, elle vit la tête d'un mât se profiler à l'horizon. Son cœur se mit à battre. Était-ce enfin le navire tant espéré ? Elle aperçut alors son père, assis sur un empilement de billots, qui l'attendait patiemment.

— Cré torrieux, fille, tu veux me faire mourir de faim ! Où est-ce que t'étais donc passée encore ? lança-t-il d'un ton enjoué en venant à sa rencontre.

Mais ses yeux rivés sur l'horizon et sur ce mât qui grandissait l'empêchèrent de bien capter les paroles de l'homme.

— T'as encore la tête dans les nuages, reprit-il. Ouais, je vois : tes yeux sont plutôt dans la brume du large, constata-t-il en l'observant. Aussi ben te le dire tout de suite, ma p'tite fille, c'est le bateau de Ti-Jean qui rentre à cette vitesse-là. Celui d'Adrien est pas ben loin en arrière. Tu devrais être contente, hein, ma Jany. C'est un ben beau parti, Ti-Jean.

Jany tourna la tête en lui tendant son repas.

— Non, son père, vous savez bien que Ti-Jean ne m'intéresse pas. Il a beau porter le nom illustre de Lafrance, ce n'est pas le nombril du monde, comme il essaie de nous le faire croire, et surtout pas le genre d'homme avec qui j'aimerais passer ma vie : il a toujours l'air enragé !

— Qu'est-ce que t'en sais ? T'as rien que seize ans et pis c'est pas à toi de décider de ces affaires-là.

— Je ne l'aime pas, ce garçon-là, papa, avoua franchement Jany, les bras croisés.

— Tant que tu ne le haïs pas trop, y devrait faire l'affère. Pis l'amour, ça existe juste dans ces mausus de livres que tu lis. Alors fais-toi pas d'idées, ma Jany, dans la vie c'est pas toujours de même que ça marche.

— Papa ! s'indigna-t-elle d'un ton faussement surpris. Comme ça, vous seriez un beau menteur ! Vous passez votre temps à nous raconter que vous avez marié maman par amour. Il est certain que ce n'était pas pour son argent, ils étaient très pauvres, les Jarvis, quand vous avez rencontré notre mère. Mais il faut avouer qu'elle était une des plus ravissantes femmes de la région.

— Est toujours aussi avenante, ma Laura. Pour moi, c'est encore la plus belle créature de tout le canton, déclara-t-il fièrement en hochant la tête.

Pour lui sans doute, pensa Jany, sans oser le dire à haute voix. Il ne la perçoit pas avec les yeux de ses filles.

Puis elle se rappela une conversation qu'elle avait eue avec son père. Auguste lui avait raconté qu'avant la naissance de Jany, sa mère était considérée comme la plus jolie demoiselle des alentours.

Mais aujourd'hui, après ses nombreuses grossesses, sa taille s'était épaissie, son beau visage s'était creusé de rides précoces à force de s'user à la tâche, comme cela arrivait souvent aux femmes de son époque, et l'éclat de sa jeunesse s'était éteint dans ses grands yeux sombres. Sa mère ne parlait presque jamais d'elle-même, ou de son enfance. Mais Jany savait, pour

avoir entendu des bribes de conversation, qu'elle avait vécu quelques années aux États-Unis et qu'elle avait travaillé dans une manufacture, une «factrie» comme on disait, et qu'elle fut ensuite employée dans une maison privée à titre de servante et de gardienne d'enfants. Elle parlait l'anglais couramment, mais n'avait personne avec qui converser dans cette langue. Sa famille était retournée en Gaspésie, à Grosses-Roches, après des années d'absence. Laura aurait tout donné pour demeurer aux États-Unis, où la vie était si différente. Mais, en fille obéissante, elle avait suivi ses parents qui déménageaient leurs pénates au Canada. Un jour, elle avait mentionné combien les années subséquentes au retour de sa famille au pays s'étaient avérées difficiles.

L'argent qu'ils avaient difficilement amassé s'était vite épuisé, et la pauvreté s'était installée dans la maison des Jarvis. Ils peinaient à traverser les hivers rigoureux ; il arrivait même à son grand-père de faire entrer le cheval à l'intérieur de leur habitation afin de pouvoir se réchauffer grâce à la chaleur de l'animal. Et l'eau qu'il fallait aller chercher en bas de la côte, puis la remonter, surchargé comme un âne. Une vie de misère où l'on ne possédait presque rien, sinon la fierté. Mais la Laura du père Jarvis était si jolie avec son visage de madone triste qu'on en parlait dans tous les villages. Un jour, Auguste Chrétien, qui voyageait par là, s'arrêta chez les Jarvis afin de vérifier la véracité de ces histoires à propos de la beauté de cette femme. Dès qu'il l'avait aperçue, il avait été incapable de détacher ses yeux de cette magnifique créature. Il avait senti monter en lui un sentiment jamais éprouvé jusque-là. Il en tomba follement amoureux. Cependant, il lui fallait agir rapidement, pour éviter que la compétition ne s'installe entre les prétendants !

Le père de Jany était reconnu pour son allure imposante, en plus d'être assez déluré pour son âge. Laura avait donc rencontré un «ben beau parti» de Cap-Chat, disaient les grandes

langues. Quelques mois plus tard, l'église de Grosses-Roches unissait ces deux êtres doués de caractères très différents. Tous savaient reconnaître en Laura une femme dépareillée. Trop sérieuse selon sa famille, il lui arrivait de se comporter comme si elle vivait enfermée dans son propre monde. Parfois sociable et souriante, mais le plus souvent aigrie depuis son retour au pays parce que loin de sa douce vie là-bas, Laura attirait cependant le respect : elle répandait quelque chose de mystérieux autour d'elle qui fascinait ceux qui la rencontraient. Quant à Auguste, boute-en-train, farceur, toujours prêt à rendre service, aimant prendre un p'tit coup de blanc lors d'occasions spéciales, il était un fervent des veillées, mais s'était forgé une réputation de garçon honnête, sérieux quand il le fallait, et bien vaillant aussi.

C'est à tout cela que songeait Jany quand elle les observait tous les deux. La belle Laura Jarvis avait-elle été amoureuse de son père ? Elle ne le saura sans doute jamais, mais elle savait que lui adorait sa Laura comme au premier jour de leur rencontre.

— Te voilà encore la tête ailleurs ! Peux-tu ben me dire à quoi c'est que tu jongles de même ?

— À vous et à maman, à ce qu'elle devient avec les années, et aux bébés qu'elle a mis au monde les uns après les autres, soupirait-elle, n'osant regarder son père en raison du sujet délicat.

Les yeux tournés vers le large, tenant son quignon de pain d'une main, il répliqua calmement :

— Voyons, ma fille. Tu le sais que c'est votre rôle à vous autres, les femmes, que c'est votre devoir d'épouses pis de mères de s'occuper de la famille, pis d'élever des enfants.

— Vous trouvez ça correct vous, son père, de se faire emplir le ventre tous les ans ? Le bon Dieu, lui, s'est permis cela une fois,

selon les Écritures. Alors, pourquoi les hommes ont-ils besoin d'engendrer une trâlée d'enfants? C'est assez dur de même d'avoir à survivre...

— Jany! l'interrompit Auguste, en la pointant du doigt. Tu vas aller en enfer pour ce que tu viens de dire là, t'as compris? C'est un péché mortel d'empêcher la famille, pis de critiquer la religion catholique.

— C'est pas juste, son père, vous le savez bien, protesta-t-elle, en colère. Vous envoyez la jument au pacage quand elle est grosse, alors que maman doit continuer comme si de rien n'était et travailler comme une esclave, même quand elle est enceinte!

— Bon ben, c'est assez, ma fille, calme-toi, émit Auguste d'un ton radouci. Tiens, au lieu d'astiner ton vieux père, tu devrais être à la maison en train d'aider ta mère; l'esclave, comme tu dis. Tu vas voir quand ça va être ton tour, tu feras ben ton devoir toi aussi.

Et, avec un sourire en coin, il ajouta :

— Ou tu iras en enfer!

— Eh bien, j'aimerais mieux l'enfer que cette vie-là, son père! Je n'ai pas l'intention de me marier ni de faire une bonne sœur. Je vous l'ai répété bien souvent à vous et à maman : je serai instruite et j'irai loin.

— Allons, allons! la voilà qui déparle aujourd'hui. Tu as dû trop manger de cretons, ceux-là que tu trouves toujours tellement secs, pis tu as dû t'étirer le cou comme une mouette sur la grève pour essayer de les faire passer. C'est certain que ça enlève l'envie à quelqu'un de penser au mariage, le gorgoton serré de même! Pis là, ma fille, marche à la maison, je suis ben certain que ta mère, l'esclave, a ben besoin de sa fille instruite. Pis oublie

pas, Jany, ajouta-t-il les yeux rieurs. Ti-Jean viendra veiller à soir, alors tâche de mettre quelque chose de plus moelleux sur ton pain, ça passe mieux dans le gosier, lui lança-t-il avant de se remettre au travail.

En le quittant, et sur ces propos farfelus, l'adolescente ne put réprimer un sourire. C'était bien la façon d'agir de son père, prendre plaisir à taquiner ses semblables et à rire sous barbe de ses facéties, se réjouissant parfois à l'avance des bons tours qu'il jouerait aux autres. Mais comment oublier que ce soir il y aurait de la visite ? Auguste ne se trompait jamais quand il voyait pointer un bateau au loin, sur la mer. Bien sûr, Ti-Jean Lafrance, issu d'une famille estimée de tous, avait bonne réputation. Malgré tous ses attributs, elle l'éliminait comme prétendant, et puis elle avait toujours l'impression qu'il dissimulait quelque chose aux autres. Son attitude envers les gens lui semblait parfois étrange. Mais on ne peut pas forcer un cœur à aimer, et le sien appartenait déjà à son Adrien dont elle attendait le retour avec impatience.

* * *

Adrien et Jany avaient grandi dans le même village, mais jamais elle ne lui avait porté une attention particulière autre que cette amitié sincère qui les unissait depuis leur enfance. Jany était beaucoup trop absorbée par ses études et par son rêve de devenir maîtresse d'école pour penser sérieusement aux garçons. D'ailleurs, sa mère veillait à la discipline et à la bonne réputation de ses filles.

Jany se revoyait enfant, quand la vie s'écoulait sans souci, quand les rires et la joie de vivre faisaient partie de son quotidien. Comme elle était une fillette espiègle à la langue bien pendue, cela lui attirait à l'occasion quelques gifles et des réprimandes bien méritées. Mais son indulgent père la défendait souvent, et elle s'en tirait parfois grâce à son intervention.

Bien sûr, les enfants de la famille Chrétien avaient tous leurs tâches au sein de la famille. Et comment ! Ils étaient si nombreux que leur pauvre mère n'aurait jamais pu en venir à bout sans l'aide de ses filles. À la maison, c'était le perpétuel recommencement des travaux ménagers et de la ferme. Souvent, sa mère l'envoyait nettoyer le poulailler, ramasser les œufs ou nourrir les poules. Comme Jany avait pris l'habitude de taquiner le coq, qu'elle surnommait Jeannot, dès qu'il l'apercevait, elle devait rivaliser d'astuces pour réussir à terminer la cueillette et son travail. Que de coups de bec a-t-elle reçus pour ses espiègleries d'enfant ! Mais son père et sans doute le coq aussi étaient convaincus qu'elle les méritait. Venait aussi l'été, et surtout le temps des vacances. Lorsque leur mère envoyait les enfants cueillir les fraises de champs, petits et grands partaient ensemble le matin, heureux de se sentir libres et excités à la pensée de tous ces délicieux fruits mûrs dont ils pourraient se gaver. Mais il fallait revenir le seau plein, sinon, gare ! Toutes ces baies serviraient à confectionner des confitures pour la grande visite et pour les occasions spéciales. Une fois les seaux bien remplis, ils prenaient le temps de s'étendre dans l'herbe. Il leur arrivait parfois de se laisser guider par leur esprit aventureux. Ils laissaient alors leur cueillette sur place pour explorer les coteaux voisins. Ils oubliaient même qu'il était temps de rentrer, passant outre aux avertissements de leurs parents.

Quelquefois, Auguste montait aux champs pour rappeler à sa marmaille qu'il fallait rentrer et que leur mère s'inquiétait à leur sujet. Ses sœurs et ses frères étaient par moments insouciantes et, au cœur de la nature qui les entourait, ils découvraient une liberté dont ils essayaient de profiter le plus longtemps possible. L'arrivée de leur père, mettant ainsi fin à leurs moments d'évasion, les surprenait chaque fois. Le temps s'écoulait si vite, loin de toute obligation, et l'enfance savait leur donner des ailes pour s'envoler vers les plus beaux rêves.

Mais Jany, qui adorait les vacances d'été, préférait quand même les jours passés au couvent, où l'enseignement des religieuses lui permettait de découvrir le monde du savoir. Dès son plus jeune âge, elle avait réalisé que les études sauraient lui ouvrir bien des portes qui resteraient fermées si, à l'exemple de ses sœurs, elle demeurait auprès de sa mère à la maison. Son unique rêve était de devenir indépendante grâce à son travail. Les religieuses la savaient douée d'une vive intelligence et désireuse d'élargir ses horizons, alors c'est avec plaisir qu'elles lui enseignaient tout ce qui leur était alors possible.

Et c'est au cours de l'hiver précédent, lorsqu'elle rentrait chez elle après les classes, qu'elle avait découvert qu'Adrien, son ami d'enfance, s'était transformé en un superbe jeune homme au sourire enjôleur. Fermant les yeux, elle revécut alors ce moment merveilleux où l'on éprouve l'émotion du premier amour.



Cap-Chat, 1927

Après s'être abandonnée à la tendresse du bel Adrien, Jany attend désespérément, seule et enceinte, le retour de son amoureux parti en mer. Sans nouvelles de lui depuis trop longtemps, elle se résigne à épouser Ti-Jean afin d'éviter un scandale entourant sa grossesse. Si elle traverse des moments pour le moins difficiles, le vent finit par tourner en sa faveur le jour où elle hérite d'une importante entreprise maritime. Elle peut enfin s'épanouir pleinement et ne tarde pas à devenir une femme d'affaires redoutable.

Or, quelques années plus tard, Adrien refait surface, déclarant à nouveau son désir de partager sa vie avec elle. Jany est alors confrontée à un choix déchirant : laisser tomber la compagnie qu'elle a prise en main ou renoncer définitivement à son idylle de jeunesse. En optant pour une voie au détriment de l'autre, l'aube de son bonheur n'aura-t-elle été que le crépuscule d'une grande noirceur ?

*Passionnée par l'histoire qui façonne
les terres de sa région, la Gaspésie,
Jacynthe-Mona Fournier nous offre ici
un roman d'époque puissant qui nous
replonge dans la Grande Dépression
des années 1930.*

